LES VERTUS DES CIEUX.

Là-haut, de l'autre côté de la cloison bleue qui est au-dessus de nos têtes, se dresse un immense château entièrement construit en or qui est la demeure du bon Dieu. C'est là qu'habitent avec lui ceux des saints qu'il aime particulièrement et dont il forme sa cour.

Dans ce palais se trouve une enfilade de vastes salles servant de résidence aux anges que l'on nomme (les Vertus des Cieux) et qui sont mentionnés dans la préface de la messe. Nous ne connaissons guère ici-bas les Vertus que par leur nom ou tout au plus comme des choses abstraites et elles paraissent à notre imagination sous un aspect plutôt rébarbartif, mais au ciel chacune d'elles est incarnée dans un bel ange vêtu de blanc et tout brillant de lumière.

Les Vertus sont les filles bien aimées de Dieu, les jours de fête au paradis elles se tiennent derrière son trône et les saints les plus vénérés s'inclinent devant elles.

Chaque fois que sur la terre un être humain fait une bonne action ou repousse la tentation d'une mauvaise, son ange gardien monte au ciel et apporte une pierre précieuse à la Vertu qu'il a ainsi honorée. Elle range la pierre dans un grand casier d'ivoire, et au jour de notre jugement les pierres précieuses que nous aurons gagnées, seront mises en balance avec les petits cailloux noirs que le diable nous met en réserve et qui représentent nos mauvaises actions.

Or, un jour de Pâques, les saints Innocents, à qui le bon Dieu accorde toujours à l'occasion des grandes fêtes quelque partie de plaisir, demandèrent instamment la permission de visiter de fond en comble son château, et surtout de voir les salles où résident les Vertus.

La permission leur fut accordée et les voilà partis en bande; riant, courant dans les couloirs, ouvrant toutes les portes, se poursuivant, se poussant avec un tapage infernal que le bon Dieu faisait semblant de ne pas entendre pour n'être pas obligé de les gronder.

Mais ce furent surtout les salles où se tenaient les Vertus qui les émerveillèrent. Il les trouvaient si belles et ils s'amusaient tant à regarder les grands casiers d'ivoire, à enfoncer leurs petites mains potelées dans les cases pour sentir les pierres précieuses ruisseler entre leurs doigts écartés! Il ne se lassaient pas de leur exploration trouvant toujours une Vertu plus belle que la précédente!

Enfin vers le soir ils arrivèrent tout au bout de l'enfilade, devant la porte de la dernière salle, mais là ils eurent beau frapper, personne n'ouvrit.

Naturellement les enfants pensèrent que dans une pièce dont on ne leur ouvrait pas la porte il devait se trouver quelque chose de plus intéressant que tout le reste, et deux d'entre eux faisant la courte échelle, un troisième se hissa sur leurs épaules jusqu'au loquet qui fut bien dur à lever et qui grinça très fort en jouant, car il y avait longtemps que personne n'y avait touché.

Les petits pénétrèrent dans une salle aussi belle et aussi vaste que les autres, mais sentant un peu le renfermé et ils virent sur un lit tendu de brocart, un ange profondément endormi.

Ici comme chez les autres Vertus il y avait dans un coin un grand casier d'ivoire; seulement les araignées tissaient leurs toiles sur les orifices des cases où à peine de loin en loin brillaient quelques rares pierres précieuses. Dans cette salle tout semblait solitaire et délaissé.

Les Innocents se regardaient sans rien dire, écarquillant leurs grands yeux étonnés; leur gaîté tombait dans cette atmosphère d'abandon et ils commençaient à avoir envie de pleurer.

Soudain l'ange s'éveilla et leur demanda ce qu'ils étaient venus faire chez lui?

Sa voix et son sourire étaient si doux que les enfants furent tout de suite rassurés et ils expliquèrent comment le bon Dieu leur avait permis, pour Pâques, de visiter tout son château.

(Soyez les bienvenus, chers " petits,) dit l'ange, votre visite " me fait plaisir, car c'est à peine " si un ange gardien entre ici " tous les cent ans, et si l'on pou- " vait s'ennuyer au ciel je trou- " verais le temps bien long!)

"Pourquoi donc vient-on vous " voir si peu," demanda un des " petits, "vous êtes pourtant " aussi belle que vos sœurs?"

"C'est vrai," dit l'ange en " soupirant, "mais je suis la " Vertu que les humains prati- " quent le moins."

"C'est donc bien difficile ce que " vous enseignez!" dirent les " Innocents.

"Cela ne devrait pourtant pas " l'être," dit l'ange, "et en y ré- " fléchissant je suis peut-être de " toutes les vertus celle que les " hommes pourraient exercer " avec le moins de peine; sans " sacrifier leurs intérêts, sans lut- " ter contre leurs passions, mais " j'ai dans leur cœur un ennemi " terrible qui s'appelle l'amour- " propre et que vous auriez con- " nu mes petits, si Dieu ne vous " avait pas fait la grâce de vous " prendre si jeunes! Les hommes " veulent tous que tout leur soit " dû et refusent de s'avouer à eux- " mêmes qu'ils aient aux autres " la moindre obligation. Voilà " pourquoi ils ne veulent pas " avoir affaire à moi."

"Qui êtes-vous donc? deman- " dèrent les enfants. "La Re- " connaissance, mes pauvres in- " nocents," répondit l'ange en " s'étendant sur son lit pour re- " prendre son sommeil.

TIMIDITE.

(**Monologue pour jeune fille.**)

Timide?.... moi?.... Jamais de la vie!.... J'en serais bien désolée.... Marcher à tout petit pas, hésiter à faire un geste, bégayer au lieu de parler, tenir les yeux baissés.... oh! les yeux baissés surtout!.... je ne pourrais pas m'y habituer.... (Elle essaye sans y parvenir).... se troubler au moindre propos, renverser les chaises, bousculer les tables, passer pour une niaise quand on est instruite, pour une sotte quand on a de l'esprit!.... mais c'est insoutenable et je ne comprendrai jamais qu'on soit timide!...

Et cependant c'était à la mode en 1830!.... ma grande tante Aunette me l'a cent fois répété. On avait des robes de jaconas à volants, des chapeaux "cabriolet" avec un tour de tête, des mitaines de filet, des souliers de prunelle et l'"air timide!" C'était de rigueur. On rougissait à l'aspect d'un jeune homme, on se pâmait au récit d'un combat, ou s'évanouissait lorsque survenait un accident.... enfin on ne pouvait pas être la femme d'action et de tête, la femme de sport, la femme fin de siècle en un mot que rien ne fait reculer et dont je suis un des plus glorieux exemples! (Elle se redresse fièrement).

Car moi qui vous parle j'ai un aplomb d'enfer!.... et je ne m'en cache pas. Toute petite je ne savais encore que les trois premières lettres de l'alphabet et je disais à tout le monde: je sais l'A B C, ce dont on s'émerveillait très fort, autour de moi. Plus tard, au catéchisme je répondais imperturbablement à toutes les questions.... à tort et à travers, j'en conviens, mais je parlais quand même et monsieur le premier vicaire, étant un peu sourd, me citait comme un modèle de science à mes compagnes qui n'osaient rien dire. Au moment des examens de la ville ce fut bien pis encore: j'avais résolu d'étourdir le jury par d'interminables théories de calcul (avec volubilité): la définition, la règle, l'exemple, la démonstration, l'usage et la preuve!.... j'avais aussi en réserve des règles de grammaire à jet continu et des résumés d'Histoire de France sus par cœur et récités tout d'une haleine.... les examinateurs, complètement ahuris, me décernèrent mon diplôme d'un commun accord sans avoir eu le temps d'approfondir mes capacités.

Puisque cela m'a réussi je veux continuer.... et je saurai partout conquérir la première place et m'y tenir ensuite comme si je l'avais méritée.... Je vois à l'église des gens timides qui arrivent pour entendre un sermon, par exemple. Dès l'entrée ils laissent passer les plus pressés, retiennent les lourds battants de la porte dans la crainte de les voir retomber sur les nouveaux venus, prennent dévotement de l'eau bénite et en destribuent autour d'eux.... pendant ce temps dix personnes les ont précédés!.. ils s'acheminent enfin vers la nef (Elle imite leur démarche hésitante).... se casent aux derniers rangs, attirent leur prieu dieu pour ne pas incommoder celui qui est par derrière et reçoivent à droite et à gauche des parapluies qui viennent s'appuyer sans façon sur leurs bras. Bien plus.... on leur emprunte leur chapelet, leur livre de messe, ou quelquefois un sou pour la quête... ils se font petits, n'osent protester et se retirent tout confus sans avoir pu dire en paix leur humble prière....

Ces gens là sont ceux qui aux omnibus n'ont que des plates-formes, au théâtre que des strapontins, ils arrivent aux gares quand le guichet ferme et manquent le train pour avoir aidé les voyageurs à charger leurs bagages. On leur passe les pièces fausses; on leur vend, dans la rue, des flacons d'eau colorée pour du vinaigre de Bully; on leur impose, dans les magasins de nouveautés, les "rossignols" démodés dont personne ne veut plus; les camelots eux mêmes les poursuivent le soir avec des journaux à sensation qui ne contiennent que d'invraisemblables canards; enfin ils n'ont que des gâteaux rassis chez les meilleurs pâtissiers et s'ils risquent des affaires de Bourse on leur fait de force des "valeurs" qui "n'en" ont pas!.... Leur vie n'est qu'un long martyre!... et pourquoi?... Tout simplement parce qu'ils sont timides!

Non! jamais! jamais! je ne renoncerai à ma belle et bonne effronterie... C'est trop agréable et trop avantageux surtout... Et je ne manquerai pas à la promesse solennelle que je me fais ici-même de rester audacieuse toute la vie... Cependant (avec embarras)... il faut bien que je l'avoue, j'ai eu ces jours passés un petit accès de gaucherie... de timidité, disons le mot... c'était jeudi, lorsque M Jean d'Argence est venu à la maison... oh! un bien petit accès, pas grand chose: d'abord je ne savais que lui dire et quand il m'a adressé la parole avec la voix grave et profonde qui... (subitement)... c'est peut être sa voix qui m'intimide?... eh bien!... vraiment, je ne savais plus où j'en étais... (de plus en plus troublée)... et si jamais il me disait... (elle s'arrête) oh! non, je ne pourrais pas entendre cela... (elle cache sa figure dans ses mains) et cependant je ne suis pas timide... Timide?... moi?... Jamais de la vie!

LA

PIPE DU SERGENT

C'était une fameuse pipe, la pipe du sergent Blondin; c'était un fameux sergent, le sergent propriétaire de cette fameuse pipe.

Le sergent était un vieux d'Afrique. Dans tout le régiment, il n'y en avait pas deux comme lui pour inculquer aux recrues les délicatesses les plus subtiles de l'*école du soldat*. Mais son système n'était pas celui des punitions. Depuis quinze ans que les galons de sous-officier ornaient les manches de sa tunique, c'était à peine s'il avait distribué vingt jours de salle de police, un par an à peu près, comme on voit. Cependant, il faisait de ses hommes tout ce qu'il voulait. Et cela, grâce à un moyen infaillible. Il leur promettait le récit de ses campagnes. Les hommes travaillaient donc de leur mieux, et le soir en hiver, avant l'appel, groupés autour du poêle de la chambrée, tous aimaient à entendre le sergent.

Avant de commencer, Blondin tirait de sa poche une pipe magnifique à tuyau recourbé, une pipe allemande, en bourrait jusqu'au bord le fourneau de porcelaine; puis, enfourchant son dada favori, il transportait ses auditeurs au milieu du désert. Alors, les anecdotes allaient leur train. "C'était le bon temps! S'en est-on flanqué des coups de torchon avec les arbicots; on faisait parler la poudre, allez! Et quelle drôle d'existence! On logeait à la belle étoile, et fallait pas dormir des deux yeux, ah! mais non. Il y avait toujours un tas de moricauds qui rôdaient autour du camp. Le soir, on se couchait avec sa tête, et le lendemain, quand on s'éveillait, un arbi vous l'avait coupée pendant la nuit. Moi, ça ne m'est jamais arrivé; je me suis toujours débrouillé; même que j'en ai rapporté la croix.... et ma pipe. Eh! oui; c'est à Isly que j'ai gagné ça, et une estafilade qui me coupe la frimousse en deux. Figurez-vous que mon colonel a son cheval tué, il tombe; j'étais à côté de lui. Pendant que je veux le remettre sur ses pieds, voilà je ne sais combien de diables tout noirs dans leurs burnous blancs qui nous sautent dessus. Du coup, j'ai bien cru que le colonel et moi nous étions flambés. N'importe, je tape dans le tas, avec ma baïonnette, avec ma crosse, j'assomme, je pique; deux minutes après, il n'y avait plus personne. Et voilà.

" Le père *la Casquette* m'a fait porter pour la croix et m'a donné cette belle pipe-là. Et j'y tiens comme à mes yeux: ma croix et ma pipe, c'est sacré.... Eh bien! tenez, le premier qui saura un peu proprement la charge, eh bien! je lui ferai tirer une bouffée dans la pipe du maréchal....

"Voilà l'appel qui sonne: rompez!"

C'était ainsi presque tous les soirs. Le lendemain, à l'exercice, on piochait dur, et l'heureux mortel auquel Blondin prêtait sa pipe, pendant la pause, pour y fumer une bouffée, celui-là était jalousé par tous ses camarades. Mais peu à peu le tour de chacun venait. La pipe du sergent opérait des miracles. Six mois à peine après leur arrivée au corps, même les Bretons les moins doués étaient dégourdis, dégrossis et se faisaient au métier. Et le sergent se rengorgeait, lorsque, sur le champ de manœuvres, le général lui adressait des félicitations pour son habileté à instruire les recrues.

Au mois de décembre 1870, on se battait dans les rues de L'Hay. Le sergent Blondin s'avançait bravement à la tête de quelques hommes déployés en tirailleurs, recevant de droite et de gauche, sans broncher, le feu d'un ennemi invisible, abrité derrière les fenêtres des maisons barricadées.

Blondin avait crânement fait son devoir sur les bords de la Meuse. Deux fois prisonnier avec l'armée, à Sedan d'abord, à Verdun ensuite, il s'était échappé et avait pu gagner Paris. On avait voulu le nommer officier; il avait refusé. Son affaire, disait-il, n'était pas de commander. Aussi continuait-il à instruire les jeunes soldats, et, dans les sorties, il leur montrait l'exemple, s'exposant sans calculer, enlevant ses hommes par son entrain.

Le sergent avait toujours sa fameuse pipe. Maintenant, il la porte attachée à une boutonnière de sa capote, à côté de sa croix. Hasard étrange, elle est toujours resté intacte, au milieu des batailles, et, pas plus qu'elle, le sergent d'a reçu d'égratignure. Le maréchal veillait sur son vieux compagnon.

Ce jour-là, la compagnie de Blondin, après avoir traversé tout le village de L'Hay, quand elle arriva devant la dernière barricade, se trouva bien diminuée par le feu ennemi et réduite presque à rien: le lieutenant, sorti de Saint-Cyr au mois de juillet, le sergent, le clairon et une dizaine d'hommes. Tout à coup, la retraite retentit au loin; le clairon, qui l'entend, répète la sonnerie. Les nôtres se replient en bon ordre. Mais Blondin, qui avait été le premier au feu, veut rester le dernier. En vain, le lieutenant lui crie de prendre garde, de s'effacer davantage le long des murs; comme s'il défiait les balles prussiennes, le sergent se retire à pas lents, faisant face à l'ennemi, qui reparaît peu à peu en avant de la barricade, et dirige un feu nourri contre nos braves en retraite. Le lieutenant avait saisi le fusil d'un blessé, il tiraillait aux côtés du sergent, quand il le vit tomber à la renverse. Le lieutenant se précipite vers le sergent; celui-ci montre du doigt sa pipe brisée net au ras du fourneau et gisant à terre, du même coup qui vient de lui trouer la poitrine. Le lieutenant se baisse et ramasse la précieuse relique, puis, chargeant Blondin sur ses épaules, il a le bonheur de ramener au fort ce brave, ce héros obscur, dernière gloire de notre vieille armée. Le lendemain, à l'ambulance, Blondin rendait le dernier soupir. Serrant dans ses mains crispées les débris de sa pipe et sa croix, il expira, disant: "Canailles de Prussiens.... cassé ma pipe!"

Le lieutenant d'alors est aujourd'hui colonel. Il a gardé ce qui reste de la pipe du sergent Blondin. C'est lui qui m'a conté cette histoire.

RECETTES.

La rouille a déjà suscité bien des procédés qui ont la prétention de la faire disparaître rapidement et complètement des objets qui en sont couverts.

Voici une nouvelle formule à ajouter aux autres:

Il suffit de plonger les objets métalliques, même recouverts d'une forte couche de rouille, dans une solution saturée de chlorure d'étain. En général, douze heures d'immersion suffisent. En les sortant du bain, on lave ces objets dans une solution ammoniacale, puis on les fait rapidement sécher. Le métal prend alors, paraît-il, l'aspect de l'argent mat.

La colle de menuisier exposée à une chaleur trop grande se crevasse si l'on n'a pas eu la précaution de l'additionner préalablement de chlorure de calcium

PENSÉES.

Telles paroles dites un soir d'entrain et de gaieté tintent joyeusement; elles sonneront faux le lendemain, si le jour est sombre et les cœurs attristés.

Quelques paroles, imprudemment tombées des lèvres, comme des cailloux semés le long du chemin, indiquent le but qu'on voudrait atteindre en nous le dissimulant.

Il se trouve alors que ceux-mêmes qui cherchaient à nous égarer deviennent nos guides.

On prend plus volontiers part au malheur d'autrui, qu'à son bonheur.

Pour épargner du chagrin à des êtres chers, il faut savoir accueillir, en les dissimulant, les traits perfides qui nous viennent de leur entourage.

Un siècle suffirait à peine pour nous apprendre à vivre, et le siècle suivant pour appliquer les fruits de notre expérience.

La dispersion de nos pensées, c'est le duvet de nos songes qui s'envole à tous les vents.

Voyager à pied jusqu'au Pôle Nord.

Pendant des années nous avons fait de grands efforts pour atteindre en vaisseau le pôle nord. Bravant les dangers et les privations, de courageux explorateurs ont tenté d'arriver au lieu convoité. Le fait que le pôle est resté un mystère indique que notre méthode est mauvaise et fait ajouter foi à l'opinion exprimée récemment par un savant, que nous devons abandonner le navire, prendre la coutume des Esquimaux et marcher jusqu'au pôle. Les mêmes réflexions judicieuses devraient s'appliquer à la santé. Il n'y a qu'un moyen de rétablissement pour ceux qui souffrent de désordres de l'estomac c'est l'usage du Hostetter Stomach Bitter. Si vous avez essayé de guérir sans lui l'indigestion, la constipation, la dyspepsie, les douleurs au foie et aux reins, vous avez tout simplement fait fausse route. Le Bitter vous guérira.

Fin de Siècle.

V

Non, non, trois fois non!

Non, la révolution anglaise ou plutôt d'Angleterre, au XVIIe siècle, ne fut point une grande et puissante révolution, féconde par ses pensées et par ses œuvres, et si elle a pu avoir une importance anglaise, pour un peuple et pour une nation, pour l'Angleterre qui lui doit sans doute un profit personnel et de la reconnaissance pour son agrandissement ultérieur, elle n'eut certainement pas un tel prix et une telle valeur pour le monde reconnaissant et pour l'humanité glorifiée.

Faut il l'attribuer à la race, au siècle ou aux deux?

Cela pourrait se discuter.

Mais la révolution anglaise ne fut véritablement grande et belle ni par les principes qu'elle a proclamés et fait triompher, ni par son action dramatique et saisissante, ni par ses hommes de haute taille et ses acteurs principaux. Son rayon fut borné et circonscrit, limité par le côté moral et le côté matériel. Et si l'on disait que, sans idéal supérieur de liberté et de justice, politiquement, socialement et religieusement, elle a eu un caractère étroitement anglais ou anglo-saxon, sans portée plus élevée et sans horizon plus vaste, l'on ne serait peut-être pas très éloigné de la vérité et de la réalité historique. La secte fut en elle au premier titre, sans véritable esprit de croyance et d'affranchissement. Si elle a frappé la royauté à la tête, faisant une victime et non un martyr, bien moins un dogme, ce fut sans la sincérité d'un fanatisme républicain et sans la foi d'une démocratie ignorée et inconnue. Elle n'a point superbement affirmé, dans une langue éclatante et éternelle que le monde entier entend et comprend, avec un enthousiasme qui se communique à tous ceux qui vous entendent, les droits sacrés de l'homme, les droits de tous les hommes et les principes souverains qui attendent leur heure, leur application et leur consécration. Si elle a chanté avant et après la bataille, non pendant, ce sont les psaumes sombres des Têtes rondes de Cromwell et des Puritains. Point de «Marseillaise» et point de «Chant du Départ!» Ce fut une page d'histoire politique, singulière assurément, mais ne disant que des passions et des intérêts anglais, et ne pouvant pas s'élever à la hauteur de l'épopée ou aux proportions du monument. Gibbon lui même, qui s'est mesuré avec Rome, n'a pas eu la tentation d'être cet historien là.

Quant aux grands hommes de la révolution anglaise ou plutôt d'Angleterre, quels ont-ils été et peut-on affirmer leur incontestable grandeur? Car l'homme et l'œuvre ne se séparent point.

Le fait d'être un grand Anglais, un réel grand Anglais, n'est peut-être pas absolument rare ni inglorieux, et la grandeur, au besoin relative, peut bien se mesurer selon les temps, les lieux et l'opinion qu'on a parfois de soi-même et des autres; mais le fait positif d'être un grand Anglais n'est aucunement celui d'être un grand homme, et l'on peut dire aussi, sans cesser d'être juste et d'admirer qui de droit, que lorsqu'un grand Anglais est ou devient un véritable grand homme selon la plus haute conception de la grandeur et de l'humanité, il cesse le plus souvent d'être Anglais. De même, d'après un sentiment différent, le mot Anglais, avec le sens qu'il comporte pour beaucoup, ne serait-il pas le synonyme de grand?

Quoi qu'il en soit, l'on ne peut pas reprocher à Cromwell, le plus grand homme de la révolution d'Angleterre, de n'avoir point été Anglais.

Car ce Cromwell, sectaire sans sincérité et sans foi religieuse, républicain sans républicanisme et pour l'amour du pouvoir, général heureux et cruel, homme ambitieux et fourbe, politique habile, profond et dissimulé devenu Protecteur quasi-couronné ou plus que couronné, fut un incontestable Anglais, rien qu'un Anglais, un grand Anglais même. A-t il été un général illustre? Fut-il un homme d'état de génie et de premier ordre? Quelle mission a rempli dans le monde ce puritain intolérant, ce soldat qui fut toujours impitoyable, ce chef qui n'a vu dans la révolution de son pays qu'un moyen d'élévation personnelle, qui l'a dirigée selon son esprit, sa volonté et son ambition, et que l'Angleterre a pourtant le droit et le devoir de nommer glorieux et grand, puisqu'il a été fort et qu'il n'a jamais cessé d'être Anglais dans sa politique, dans ses actes, dans sa vie et dans son rôle multiple et singulièrement étonnant? Cromwell, du reste, a compris le génie de sa race ou plutôt sa race. Il a bien vu, cessant de s'absorber dans une prière d'hypocrite et de puritain, que la mer, les colonies et le commerce, ces trois choses essentiellement anglaises, feraient la puissance de son île cartésienne et la force de son peuple anglo-saxon, marin et primitivement pirate. Sans merci pour l'Irlande d'une autre foi et d'une autre race, Anglais violent et brutal dans sa volonté d'unité anglaise, n'admettant pas que l'Irlande et l'Ecosse fussent à demi anglaises ou peu soumises, car l'Angleterre grandirait peu dans de telles conditions, Cromwell a, d'un autre côté, abaissé la marine hollandaise qui était voisine, rivale et redoutable, et il poursuivit jusqu'aux Antilles, dans l'Amérique entièrement convoitée, la grande Espagne coloniale du XVIIe siècle, plus tard destinée, par singularité du sort que nul ne prévoit, à être anéantie par l'un de ses descendants américanisés et affranchis. Louis XIV lui-même, le roi-soleil, a vu quelqu'un dans l'Anglais Cromwell, peut-être l'éternel ennemi de la France, puisque la France restera peut-être l'éternelle ennemie de l'Angleterre.

Mais la révolution d'Angleterre n'en a pas été plus grande pour cela et son œuvre plus glorieuse.

Cette révolution, puisque le nom lui est donné et peut lui être donné, n'a certainement pas eu de véritables principes généraux et hautement généreux. Elle a manqué de foi sincère et de christianisme. On cherche les libertés et les lumières qui se sont dégagées d'elle.

Avec Cromwell pour acteur principal et comme protecteur, quelles sont les vérités qu'elle a proclamées, augustes et souveraines, et dans quelle mesure de justice?

Comment est donc faite, à cette heure, à la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire plus de deux cents ans après son passage, la civilisation qu'elle a créée dans le monde et qui paraît vouloir être dominante et partout suprême, mais qui pourtant doit nous sembler incertaine et douteuse, peu glorieuse, puisque cette civilisation, aussi anglaise que possible, loin de posséder la beauté morale qui dit la véritable grandeur, n'est que le mercantilisme à l'état de doctrine, l'impérialisme comme moyen et l'anglo-saxonnisme pour dogme unique et universel?

Après tout, pourquoi Dieu lui-même ne serait-il pas Anglo-Saxon?

Mais n'anticipons pas.

J. GENTIL.

L'AFFAIRE GYP.

Voici ce que nous lisons dans une feuille parisienne au sujet de l'enquête qui se poursuit actuellement:

L'enquête ouverte par le Parquet sur la mystérieuse aventure de Mme de Martel n'a encore donné aucun résultat

Les agents de la sûreté, partis dans toutes les directions, n'ont encore pas retrouvé la villa où Gyp fut séquestrée. Ils ont parcouru inutilement la banlieue sud-est, Saint-Maur, Saint-Maurice, Joinville-le-Pont.... jusqu'à Nogent sur-Marne.

Cependant certains points précis des déclarations de Gyp doivent limiter les recherches, la villa devrait se trouver dans la région située entre Arcueil-Cachan et la route de Vincennes-Nogent.

Il existe bien à Arcueil-Cachan, tout près de la gare, une propriété très vaste, que traverse la Bièvre et que longe l'aqueduc des eaux de la Vanne. Mais la maison d'habitation ne répond nullement au signalement donné par la comtesse de Martel.

Le parc, en outre, est clos de murs et non entouré d'une grille.

Il ne reste donc plus à explorer que la bouche de la Marne.

Rentrée à Paris, au point National, Mme de Martel se rappelle avoir marché longtemps, en suivant des rails de tramways et avoir côtoyé une petite rivière, puis la Marne.

En se dirigeant vers Saint-Maurice et Joinville-le-Pont, on suit, en effet, à la sortie de Paris, le quai de Bercy, où passe le tramway du Louvre à Créteil, puis la Grande-Rue de Saint-Maurice, où passe le tramway de Saint-Maur à Charenton.

A gauche de la rue se trouve le petit bras de la Marne. Evidemment, c'est la rivière dont Gyp a parlé. Enfin, après avoir marché une demi-heure environ dans Saint-Maurice, on rencontre, au pied du plateau de Gravelle, la gendarmerie de Saint-Maurice, et, à quelques pas, une borne routière sur laquelle on lit difficilement, les lettres étant à demi effacées R. D. 50 (Route départementale No 50).

Il est donc certain que c'est là, en sens inverse, le chemin suivi par Mme de Martel, après avoir échappé à ses ravisseurs.

A ce point on perd sa trace. En face de la gendarmerie, en effet, se trouve une route appelée côte des Corbeaux, qui côtoie le bois de Vincennes, en cet endroit entouré de hautes grilles. Est-ce cette route qu'a suivie Gyp, ou venait-elle de l'intérieur du bois de Vincennes? C'est ce qu'on ignore.

Une personne qui connaît très bien tout ce côté des environs de Paris a dit qu'il était fort possible que la villa abandonnée fût située à Saint-Maur. En effet, Mme Gyp a parlé d'un viaduc très élevé, sur lequel elle vit passer un train, en sortant de la maison. Or, à Saint-Maur même se trouve une agglomération d'habitations, appelée villa Kachen, que traverse le viaduc du chemin de fer de la Varenne, et un petit bras de la Marne, le Val de Beauté.

La maison où fut enfermée Mme de Martel pourrait bien être une de ces villas; plusieurs, en effet, sont entourées d'allées cailloutées et ont des grilles très élevées aux portes d'entrée. Maintenant, il est fort possible également que le grand parc rempli de fourrés dans lequel Gyp marcha très longtemps, dit-elle, soit tout simplement le bois de Vincennes, dont elle aurait escaladé la grille pour sortir.

On devrait supposer alors que la maison se trouve au milieu du bois, ou derrière Vincennes même. A l'aller, dans ce cas la voiture des ravisseurs serait tout simplement sortie de Paris par le cours de Vincennes ou l'avenue Daumesnil.

C'est au moment de l'arrivée de Mme Gyp à l'octroi du pont National qu'on commence à avoir des renseignements certains.

Le chef du bureau d'octroi se rappelle, en effet, fort bien ce qui s'est passé

«Vers deux heures du matin, a-t-il dit, j'aperçus une femme assise sur un banc, devant notre bureau, les vêtements déchirés, paraissant très fatiguée. Je m'approchai d'elle. Elle se nomma, et, très animée, me fit le récit de ce qui venait de lui arriver. Elle refusa de prendre une voiture pour rentrer chez elle, à Neuilly et me demanda de lui indiquer le domicile de M. Paulin-Méry. Elle partit seule et à pied.»

On sait ce qui s'est passé ensuite, Mme Gyp rencontra, au pont de Bercy, deux agents qui la conduisirent au poste de police de la place d'Italie et de là chez M. Paulin-Méry.

Pour bien voir l'Exposition.

Les Guides à l'Exposition ne manquent pas; mais quel est le plus substantiel, le plus complet et le plus pratique? Quel est celui qui offre le plus d'avantages à ses acheteurs? Certainement le «Paris-Exposition» publié par l'«Almanach-Hachette».

Le «Paris Exposition-Hachette» s'adresse à toutes les bourses; il indique la manière de vivre à Paris avec le budget le plus restreint. C'est le seul Guide qui donne les prix des restaurants populaires.

Le «Guide de l'Exposition» publié par l'«Almanach Hachette» offre à ses acheteurs tant de primes et d'avantages qu'il est impossible de rêver un Guide plus avantageux: c'est le Guide qui rapporte au lieu de coûter.

1 plan d'ensemble en couleurs, 16 plans partiels, 250 gravures, 35 bons donnant droit à des faveurs dans des restaurants, ou à des entrées à prix réduit dans les principales attractions de l'Exposition et dans des théâtres de Paris, sont contenus dans le «Paris-Exposition-Hachette», et font de ce volume de 512 pages qui ne coûte que 1 fr. 50, le véritable Guide gratuit de Paris et de l'Exposition.

Le Guide «Paris-Exposition-Hachette» sera non seulement le Manuel indispensable des voyageurs à Paris et des visiteurs de l'Exposition, mais un livre qu'on relira et qu'on gardera, et qui a sa place dans les bibliothèques et les familles, à côté de cette admirable petite encyclopédie populaire: l'«Almanach Hachette».

Les Filles de la Confédération et la Grande Armée de la République.

Presse Associée.

Richmond, Vie, 2 juin—Les Filles de la Confédération sont très irritées de l'acte du général Wagner et autres chefs républicains de la Grande Armée de la République, à Philadelphie, qui font opposition à l'érection d'un monument élevé à plus de 200 confédérés, inhumés dans le cimetière de Germantown, près de Philadelphie. Elles veulent faire appel au secrétaire de la guerre.

"Nous sommes, disent-elles, bien résolues à construire ce monument. Tout notre temps est maintenant consacré à lever la somme nécessaire pour l'érection d'un monument à Jefferson Davis, et nous n'entreprendrons rien, avant d'avoir la somme à notre disposition.

L'opposition du général Wagner n'y fera rien. Nous élèverons notre monument en dépit des criailleries de la Grande Armée de la République."

Passagers de marque.

Presse Associée—

New York, 2 juin—Parmi les passagers arrivés aujourd'hui de Southampton par le vapeur St-Paul se trouvaient le commandant J. C. Colwell, de la marine américaine, ancien attaché naval à l'ambassade des Etats-Unis à Londres, T. Jefferson Coolidge jeune, de Boston, Herbert J. Hagerman, deuxième secrétaire de l'ambassade des Etats Unis à St-Pétersbourg, J. Marconi, l'inventeur de la télégraphie sans fils, et Steward L. Woodford, ancien ministre des Etats-Unis à Madrid.

Etrangers assaillis par les "Boxers".

Presse Associée.

Tien Tsin, 2 juin—Le consulat français, ici, a appris, par des prêtres, à Pao Ting Fu, que trente étrangers y compris des dame et des enfants, qui avaient essayé de s'échapper de cette ville pour se rendre à Tien Tsin en bateau, ont été attaqués par plus de 700 «Boxeurs» armés de carabines et de lances. La plupart de ces étrangers ont été blessés; quatre ont été tués sur place On ne sait ce que sont devenus les autres. Comme ils ont peu de munitions on ne croit pas qu'ils aient pu s'échapper à leurs assaillants.

Chin Pimples

(BOUTONS AU MENTON)

sont locaux dans la nature. Ils disparaissent rapidement sous un traitement de bon sens.

L'ONGUENT DE HEISKELL est un spécifique pour les Boutons, Rougeurs, Dartres, Eczéma et tous désordres de peau. 50c la boîte.

LE SAVON DE HEISKELL éclaircit les pores, rend la peau souple, uni et blanche Prix 25 cents. Echantillons envoyés gratuitement

JOHNSTON, HOLLOWAY & CIE, Philada., Pa.